

1^{er} prix : Kusasa

Lili Defilippis (Villanova University, États-Unis)

Un fouet claque. Je commence à trembler en entendant les cris qui augmentent en intensité.

Ces hurlements, ce ne sont pas des hurlements de douleur, mais d'anticipation. La fin du spectacle approche. J'attends dans le noir pour le moment et je regarde les éclats de lumière qui percent des trous dans les rideaux épais. J'aperçois l'éventail de couleurs qui volent et tournoient, un peu déformé par des nuages de fumée. Les exclamations d'étonnement du public, hors de vue pour le moment, sont presque complètement étouffées par la musique de l'orchestre puissante que les haut-parleurs éclatent. Mes sens sont submergés même si je connais chaque mouvement, bruit et odeur par cœur.

Tous les artistes dansent et se balancent avec grâce et élégance comme de l'eau coulant dans un ruisseau doux. Ils savent que c'est le domaine où ils peuvent vraiment exprimer leurs passions et leurs adresses. Pour moi, ce n'est pas le cas. Ma fierté, ma substance et mon avenir m'ont été dépouillés. Contrairement aux autres, je suis piégée.

Deux hommes empêchent la lumière d'entrer et je comprends que c'est l'heure de ma prestation. Ils me guident à ma place avec précipitation et évitent le contact visuel. J'avais l'habitude de penser que c'était seulement parce qu'ils étaient intimidés par mes talents et mon pouvoir uniques, mais maintenant je pense que c'est aussi de la pitié.

La lumière m'aveugle, mais alors que le projecteur va et vient, je distingue enfin toute la foule. Je repère un petit enfant au fond du public. Le chapeau vert, bleu et jaune posé sur sa tête est d'une taille trop grande, mais il ne semble pas s'en soucier. Les couleurs réfléchissent dans ses yeux. Pour lui, tout peut arriver dans les instants à venir. Je commence à me demander ce qu'il fera en vieillissant. Où sa vie le mènera-t-elle ?

Un fouet claque et je me concentre à nouveau sur ma propre performance. Mes pieds lourds s'avancent, placés avec attention pour ne pas causer trop d'agitation. Je me dirige vers une estrade près d'un homme qui tend ses bras pendant qu'il tient un grand microphone. Il commence à crier dans le micro.

« Tout le monde ! Je vous présente notre lionne incroyable, Kusasa ! » Quelle blague ! C'est probablement pour l'attrait, mais parfois, je pense qu'ils ont choisi exprès un mot qui signifie *demain* en Zoulou. Kusasa. C'est cruel.

« Écoutez son rugissement ! » L'homme exige et le fouet claque à nouveau. La musique, qui est parfaitement synchronisée avec chaque événement dans la prestation, se met en pause à m'attendre. Il y a un silence pesant. Les yeux de l'homme me creusent, comme s'il pensait pouvoir me manipuler avec sa colère, mais je reste silencieuse. Je comprends ses yeux. Ce soir, il me fouettera jusqu'à ce que ma peau ne soit plus que de la chair ouverte et crue. Peut-être qu'il m'arrachera les yeux et me laissera mourir. Peut-être qu'il me fera si mal que je ne jouerai plus jamais.

2^{ème} prix : Oh là là, quelle honte

Aislinn Volk (ESPOL)

Oh là là, quelle honte. Par un acte de séparation en bonne et due forme, nous ne sommes plus l'architecte de notre propre maison. Au lieu de cela, nous sommes devenus des observateurs oisifs d'une toile avec un fou au chevalet, des nombreux désastres qu'il provoque, des coups de pinceau d'une horrible calamité. Je me souviens quand je me réveillais avec un ciel bleu, mais maintenant je me réveille seulement avec une coquille nuageuse. Il a utilisé un horrible noir marbré sur les vagues de bleu pur, et un vert putride et virulent dans les rivières du monde. Nous devons affronter sa tempête tous les jours. En espérant construire et inventer pour pouvoir le maîtriser. Mais le temps avance, et ses conceptions atteignent une folie insensée. Des changements déréglés dans la chaleur et le froid, il n'y a pas de fraîcheur ni de chaleur, juste l'extrême. Certains restent obstinés, d'autres choisissent d'abandonner complètement. Je fais partie des premiers. Chaque jour, je me demande pourquoi je continue en présence de ce peintre malheureux. Alors que les villes continuent de s'enfoncer dans la tourmente, et que notre propre maison nous mange tout cru, dépouillant la chair et brûlant la peau, je continue parce que je sais en toute simplicité que c'est mon jugement. Parce que, comment pourrais-je ne pas le faire ? Puisque c'est moi qui l'ai mis sur le chevalet, et l'ai laissé peindre dans mon sang.

3^{ème} prix *ex æquo* : Attendre en hiver chaud

Anna Jane Storms (Centenary College of Louisiana, États-Unis)

Je me réveille plus tôt que je veux. Il fait trop chaud pour dormir. Bien que ce soit novembre, toutes les nuits, je dors au-dessus des draps et couvertures de mon lit. L'hiver devient de plus en plus rare chaque année. Il n'a pas neigé depuis quatre ans. La dernière fois, la tombée de neige a duré une heure et vingt-trois minutes. Nous avons quatre pouces de neige. Maintenant, nous avons seulement la pluie et la sueur. Je souhaite pouvoir dormir quelques minutes encore, mais j'échoue. Je reste à l'état d'incertitude où je ne dors pas, mais je suis trop fatiguée pour me lever. Je m'allonge dans mon lit et j'écoute le ventilateur poussif. Le ventilateur n'arrête pas probablement depuis mai, et il vrombit et siffle constamment. Ni le ventilateur ni moi ne nous reposons cette dernière année. Je reste dans l'obscurité noire comme de l'encre et j'attends le soleil... le moment où aller aux toilettes... et pour être évacuée. Principalement, j'attends le bébé.

J'ai deux semaines et trois jours à attendre, mais rien n'est certain. Le bébé pourrait arriver à tout moment : dans une semaine, ou trois jours ou demain. Puis, tout va changer. Ma vie entière appartient au bébé. Le soleil commence à peine à se lever. Le ciel devient une couverture violette, orange et rose. J'ai mal au dos malgré ma montagne d'oreillers mous sous mon corps. À tout moment, je m'inquiète du bébé, mon bébé. Et s'il y a un problème ? Et si David ne finit pas le plan avant la naissance de notre enfant ? Et s'il est nécessaire que nous élevions notre enfant en cet endroit ? J'ai passé la plupart du temps seule ces semaines passées. David est absent depuis plusieurs semaines, il est l'un des planificateurs de l'évacuation. Il essaie de quitter son travail quand il est possible. Cependant, il sait que nous manquons de temps pour mettre au point le plan.

Je ne parle à personne de mes peurs parce que les planificateurs décourageaient fortement les grossesses avant la fin de l'évacuation. On dit que ce serait « insensé d'accueillir un enfant dans un endroit pareil » comme ici. David enfreint la règle, il était mon complice. Il n'est pas encore illégal d'être enceinte, mais on pense que c'est irresponsable. Nous l'avons caché aussi longtemps que nous le pouvions. Parfois, je pense que les planificateurs ont raison. Je ne sais pas si je pourrai donner quelque chose à mon enfant à part un nom, si on pourra vivre là où les enfants ne savent pas ce que c'est que l'hiver, si ce n'est que dans les histoires de leurs parents. Alors, j'attends le matin.

3ème prix *ex æquo* : Si nombreux mais si seuls

Noemi Laboni (Università Tor Vergata, Roma II)

« Au suivant ! », entendis-je retentir de l'autre côté de la pièce.

J'ai regardé autour de moi et il n'y avait personne, alors je me suis précipitée pour entrer. Assis dans un fauteuil, il y avait un homme, mais à cause de sa barbe, il m'était impossible de lui donner un âge. Sa voix était terrifiante. J'ai dit : « Bonjour, je n'ai pas rendez-vous mais j'ai un urgent besoin, comment dire, besoin de l'aide de quelqu'un. » « Asseyez-vous, s'il vous plaît et dites-moi ce que vous voulez », a dit cet homme en me regardant de la tête aux pieds.

« Une vie parfaite, en apparence. Un diplôme, un travail, une famille aimante, un petit ami comme je l'ai toujours rêvé. J'ai tout. Mais comment une personne constamment anxieuse et pessimiste comme moi peut-elle profiter pleinement de ces moments de bonheur ? J'aimerais au moins une fois dans ma vie finalement profiter de l'instant présent. Mais comment puis-je faire ? » « Ah, donc votre problème est d'avoir quelque chose, ou plutôt, d'avoir tout, mais de ne pas être heureuse et... » a écrit cet homme sur un morceau de papier. « Et vouloir toujours plus que ce que l'on a », j'ai ajouté avec des larmes montant dans ma gorge. Il a commencé à me donner des conseils à suivre, puis il m'a donné un livre à lire intitulé *Comment surmonter l'insatisfaction éternelle* et m'a prescrit des médicaments pour surmonter mon mal-être. « Mais ce n'est pas tout, parce que parfois il m'arrive de ne pas être à la hauteur, je vois d'autres filles sur les réseaux sociaux et je me sens toujours inférieure. Mais maintenant j'ai tout, et pourquoi est-ce que je me sens encore comme ça ? J'aimerais être dans la peau des autres filles pour voir la réalité avec des yeux différents des miens. Ah... J'ai oublié de vous dire qu'il y a quelques années je souffrais aussi de troubles alimentaires, je me regardais dans le miroir et je ne me voyais pas belle. Puis, avec l'aide de ma famille, j'ai pu résoudre le problème. » J'aurais eu envie de continuer à raconter mes souffrances mais quelqu'un a frappé à la porte. Je me suis levé de ma chaise et en même temps l'étiquette de la blouse sur laquelle était écrit « psychiatre Marcel A. » est tombée par terre. Il m'a salué et m'a donné rendez-vous dans un mois pour la visite de contrôle. Au fil des jours, j'ai essayé de suivre ses conseils et je me sentais mieux, mais parfois ces frustrations me revenaient à l'esprit. Le jour de la visite était enfin arrivé et j'avais hâte de revoir mon psychologue. Il y avait beaucoup de monde dans la salle d'attente. Il nous a fait entrer dans le cabinet tous ensemble. À ce moment-là, j'ai compris. J'ai compris que nous étions tous affligés du même mal : l'insatisfaction de la vie et l'insuffisance qui nous dévoraient chaque jour de plus en plus.